N° 38

La Treizième Version

Envoyée en mission dans cette contrée inconnue, quelle ne fut pas sa surprise de découvrir que l'horizon s'arrêtait brusquement, laissant place à un néant d'un blanc laiteux. C'était comme si le monde n'avait pas encore été dessiné au-delà de ses propres pas.

La confusion envahissait son corps tandis qu'elle tentait de discerner le vrai du faux. Le monde autour d'elle était froid, vide et stérile, sans l'ombre du moindre signe de vie. Son propre nom n'était plus qu'un souvenir intangible. *M...* Elle savait que cela commençait par cette lettre. Marie ? Maïa ? Aucun d'entre eux ne résonnait en elle. Pourtant, elle se remémorait clairement ce prénom écrit sur des morceaux de papier à plusieurs reprises.

Mathilde**.**

C'était donc ça. L'idée de celui qui l'avait nommée lui revint, Mathilde : la femme forte et puissante, destinée à accomplir de grandes choses. Mais quelles choses ? Toutes ces questions tambourinaient dans son crâne au point de lui faire perdre l'équilibre. Son corps abandonna tout tonus et elle s'écroula.

De longues minutes s'écoulèrent durant lesquelles elle resta étendue sur le dos, les yeux clos. Peut-être qu'au moment où elle les rouvrirait, tout serait revenu à la normale. Elle attendit encore avant de rassembler son courage et de se redresser. Le sol lui parut soudain plus doux, étrangement réconfortant comparé à la surface immaculée sur laquelle elle venait de s'effondrer.

Alors que ses paupières se relevaient doucement, elle entrevit l'inimaginable. Du vert. Des milliers de brins d'herbe l'entouraient à perte de vue. Cette plaine, qui n'existait pas l'instant d'avant, venait d'apparaître. Ce n'était pourtant que la partie émergée de l'iceberg : de nombreux bruits et roucoulements attirèrent soudain son attention.

Elle se hissa sur ses pieds et se retourna pour découvrir qu'elle se trouvait à la lisière d'une épaisse forêt de cèdres. Son regard s'attarda sur le moindre détail de la flore ; en suivant la cime des arbres, elle discerna non loin une structure de pierre d'où s'échappait une traînée de fumée. Sans hésitation, elle se lança dans cette direction, espérant y trouver un village et des habitants capables de l'aider à comprendre ce qui lui arrivait.

Tout autour d’elle ressemblait à un mirage, à tel point qu'elle ressentit le besoin d'approcher l'un des nombreux conifères pour en éprouver la substance. Elle prit une grande inspiration et pressa sa main sur le tronc. Dans ses rêves les plus fous, ses doigts auraient traversé l’arbre, prouvant l'irréalité du décor. Mais elle sentit bel et bien l’écorce dure et fraîche sous sa paume. Tous ses sens semblaient alors s’éveiller d’un coup : les rayons du soleil traversaient le feuillage épais et une brise légère souleva ses cheveux. Tout était bien réel.

Le trajet vers ce foyer de vie passa avec une rapidité déconcertante. Pourtant, en se rappelant son point de départ, elle aurait pu croire que le chemin lui prendrait bien plus longtemps. À l'image de tout ce qui s’était présenté à elle depuis le début, ce nouveau lieu transpirait une ambiance onirique.

Fidèle à ses espérances, elle atteignit les abords d’un village. Or, celui-ci semblait avoir été érigé par une architecte versatile. L’endroit était un savant mélange d’univers disparates : de grandes routes sablonneuses évoquant le Far West côtoyaient des villas méditerranéennes, tandis que des gargouilles gothiques montaient la garde sur des balcons en fer forgé.

Elle aperçut au fond de l'avenue principale plusieurs personnes pérégriner. Mathilde tenta d’aller à leur rencontre, mais à chaque fois, la présence se dérobait. Une silhouette au coin d’une rue disparaissait ; une porte se refermait doucement ; un mouvement derrière une fenêtre était aussitôt effacé par un rideau tiré avec une précision étudiée. Jamais elle ne voyait leurs visages. Toujours un dos, une ombre, un sillage déjà en train de s'évanouir. Rien ne ressemblait à une fuite, il n’y avait ni panique, ni précipitation. C'était seulement l'impression d’un mécanisme invisible, parfaitement huilé, qui ne laissait aucune occasion d’établir un contact.

Bien qu'embarrassée, la jeune femme était décidée à obtenir des réponses. Elle tenta d’interpeller un énième passant :

— S’il vous plaît, monsieur, un instant !

Toujours aucune réaction. L’homme continuait sa route vers l'une des bâtisses de l’avenue. La gêne laissa place à l’énervement. Tout la poussait à partir, ou du moins à ne pas faire de vagues dans ce village où elle ne semblait pas la bienvenue. Pourtant, elle rassembla son

courage et pressa le pas pour rattraper l'inconnu. Tel un rêve qui s'échappe, l'homme arriva face à une porte qu'il franchit sans hésiter, la refermant d'une main derrière lui.

Mathilde resta de longues secondes face au bois clos avant de frapper, une fois, deux fois. Sans réponse. Sans même s'en apercevoir, sa main se posa sur la poignée. Allait-elle vraiment faire irruption dans l'intimité d'un inconnu ? Aucun bruit de clef n'avait retenti : le simple morceau de bois qui la séparait de la vérité n'était pas verrouillé. Ses paupières se crispèrent pour sceller sa détermination tandis qu'elle puisait une profonde inspiration. Sa main abattit la poignée. Elle se rua à l'intérieur avec une telle hâte qu'elle trébucha sur le seuil.

En se redressant, elle fit face à la pièce. À cet instant précis, elle aurait voulu n'avoir jamais ouvert cette porte. Puisqu'il n'y avait rien. Bien loin du simple vide d'un salon sans meubles, la scène était bien pire : un néant absolu l'avait engloutie. Nulle pénombre ordinaire ici, mais une obscurité totale. On aurait dit un bug de la matrice, un morceau de réalité non généré, un envers du décor que cette porte n'aurait jamais dû laisser entrevoir.

Terrifiée, Mathilde fit volte-face et détala aussi vite qu'elle le put. De retour à l'extérieur, elle se sentit presque soulagée de voir que tout était encore en place. Pourtant, un changement se faisait sentir. L'air était plus lourd, la colorimétrie environnante était devenue livide, conférant une dimension austère au village.

Pour la première fois, elle discerna un brouhaha voilé. En cherchant l'origine du bruit, elle distingua plusieurs silhouettes réunies à la lisière du village. L'attroupement se trouvait tout au bout de la rue principale. Cette ultime chance d'établir un contact l'attira tel un papillon vers la lumière. Elle s'avança d'un pas feutré, comme on approche une bête aux aguets, craignant qu'un geste brusque ne suffise à les effaroucher et les incite à prendre de nouveau la fuite.

À mesure qu'elle approchait, les voix ne paraissaient pas plus claires. Aucune sonorité, aucun mot ne lui semblait familier. Les villageois parlaient une langue qu'elle n'avait jamais entendue. Mathilde s'arrêta enfin derrière une femme dans un souffle de soulagement : elle avait réussi à approcher l'assemblée sans qu'elle ne disparaisse. À l'orée de cette clameur, elle se penchait de droite à gauche pour tenter de comprendre ce qu'il se passait.

Par-dessus une épaule, elle aperçut un homme sur une petite estrade carrée. Son regard ne s'était pas particulièrement arrêté sur les vulgaires guenilles qu'il portait, mais sur son visage.

C'était le premier qu'elle voyait vraiment, et cette vision lui procura une immense délivrance. À l'instar d'un tribun, il parlait d'une voix rauque, ses propos étant férocement acquiescés par l'auditoire. Les hommes et femmes autour de lui avaient tous, enfin, des traits humains qu'elle prit le temps de détailler un à un.

Peu importe son rôle, cet orateur semblait être la personne la plus à même de répondre à ses questions, même si son langage restait étranger. Mathilde joua des coudes pour se frayer un chemin. Soudain, le bourdonnement des voix s'arrêta net et tous se retournèrent vers elle. Sous le poids de tous ces regards, la malheureuse sentait le sang affluer à son visage. La foule se divisa pour laisser un passage parfait entre elle et le porte-parole. L'homme descendit les marches branlantes de son estrade et s'avança droit sur elle. Il s'arrêta à quelques centimètres. Elle avait à son tour une profonde envie de prendre ses jambes à son cou.

Avant qu'elle ne puisse agir, les traits tirés du vieil homme se détendirent en un sourire léger, presque invisible. Ce n'était pas de la joie, mais de la compassion. Plongée dans son regard, la jeune femme ne vit pas l'enfant qui s'était approché. L'inconnu récupéra ce que le garçonnet lui tendait avant de lui faire face de nouveau.

Le regard de Mathilde s'abaissa. Un témoin métallique luisait dans la main de l'homme. C'était un revolver. Effrayée, elle fit un pas en arrière, craignant que l'arme ne soit utilisée contre elle. Peut-être était-ce là le sens de ce voyage : une traversée d'un monde liminal jusqu'à sa funeste conclusion.

Comme pour la rassurer, l'homme empoigna l'arme par le canon et lui en tendit la poignée. Avant de s'exécuter, elle sonda une dernière fois les visages de l'assemblée. Eux aussi avaient changé. Elle peinait à nommer ce qui émanait d'eux ; ce n'était plus cette indifférence qui l'avait accueillie, mais quelque chose de plus profond. Une lueur d'espoir, fragile, éclairait désormais leurs regards.

Elle accepta finalement le présent. Ses doigts glissèrent sur le métal froid jusqu'à sentir une aspérité sous le barillet : la lettre M, gravée à la main dans l'acier. Saisie par une décharge de stupeur, elle sentit le poids de l'arme décupler, ancrant un peu plus l'incompréhension qui l'habitait

— Je ne comprends pas, je vous en prie, expliquez-moi ce qu'il se passe ici !

Toujours aucune réponse.

— Vous comprenez ce que je dis ?

Au vu du mutisme de l’assemblée, la réponse était évidente. L’homme s’éloigna de quelques pas et leva les yeux vers le ciel ; tous l’imitèrent. Machinalement, elle suivit leur regard vers d'immenses nuages épais qui recouvraient les hauteurs en amont du village. Soudain, comme par magie, les lambeaux de brume se scindèrent pour laisser apparaître un château imposant, adossé à l’escarpement d’une colline. Elle se demanda comment elle avait pu manquer un tel édifice.

Même à cette distance, la forteresse n’avait rien d’accueillant ; sa structure stricte et anguleuse était flanquée de tours effilées qui semblaient poignarder le ciel. Nul doute qu’il s’agissait là de la résidence d’un tyran sanguinaire, ou du moins cela en avait tout à fait l’apparence. Les morceaux du puzzle s’assemblaient enfin pour laisser entrevoir une quête.

Un village silencieux sous le joug d'une force mystérieuse, une arme portant son initiale… Tout ce temps, Mathilde pensait être de trop, une inconnue qui n’avait rien à faire ici. Elle voyait désormais sa présence sous un nouveau prisme. Était-elle en fait le héros tant attendu ? Ce voyage n'était-il que l'exécution d'un destin vindicatif, une sentence prononcée par un monde qui ne lui avait jamais dit un mot ?

Ayant appris de son expérience, l'héroïne savait que la foule, qui était restée face au château, ne lui donnerait pas plus de réponses. Elle avait jusqu’ici roulé sa bosse seule, sans aucun guide ou conseil. La suite de son épopée était sans aucun doute là-bas. Elle avait évidemment peur et manquait cruellement d'informations, mais elle ne demanda pas son reste et commença à marcher vers la forteresse.

Son départ, comme son arrivée, se fit dans le plus grand des silences. Mais alors qu'elle s'éloignait, un cri retentit derrière elle, puis un second. En se retournant, elle vit la foule reprendre vie, sautillant et s'exclamant pour l'encourager. Elle glissa le revolver dans sa poche, renforçant son étreinte sur celui-ci pour se donner le courage de découvrir la suite de l'histoire.

Le château n'était définitivement pas un lieu chaleureux. Arrivée au bas du vaste perron, Mathilde s’étonna de n’y voir aucun garde. Le lieu paraissait abandonné. En levant les yeux vers les murs de basalte, elle se sentit écrasée par leur hauteur vertigineuse.

La porte fut, contre toute attente, facile à ouvrir. À l'intérieur, tout était sombre. Illuminé seulement par quelques chandeliers qui dessinaient un chemin vers un escalier en colimaçon semblant ne jamais finir. Elle discernait plusieurs portes aux quatre coins de la grande pièce vide qui faisait office d’entrée. Le temps n’étant pas à l'exploration, elle s’élança vers les marches.

Peu importe qu’elle doive terrasser un monstre ou délivrer une princesse, la réponse se trouvait forcément au sommet. Durant l'ascension, elle fut frappée par l’odeur de salpêtre omniprésente. Plus elle gravissait les étages, plus l'air devenait humide. Le silence était seulement troublé par le bruit de ses chaussures sur la pierre et le tintement régulier de gouttes d’eau s'abattant sur le sol.

Clac... clac... gling...

Les jambes lourdes, le dos courbé et le regard rivé au sol, Mathilde fut surprise de ne plus trouver de marche sous ses pas. En relevant la tête, elle comprit qu’elle était arrivée. Devant elle s'étirait un long couloir. Au fond, un pan de mur entier était orné d'une collection de crânes d'animaux dont elle ne reconnut aucune espèce. Juste à gauche de cette mise en scène morbide, une porte couleur sang séché barrait le passage, chargée de reliefs baroques et de figures patibulaires sculptées dans le bois sombre. Le silence était si dense qu’on aurait dit que la porte elle-même retenait son souffle.

Sous la poignée d’acier se trouvait une étroite perforation, semblable à une serrure. La visiteuse s’y pencha, tentant d’apercevoir ce qui l’attendait à travers cet œillet de fortune. Son cœur manqua un battement lorsqu’elle entrevit, au fond de la pièce et parfaitement aligné avec son regard, un trône ostentatoire d'un noir abyssal. Un homme y siégeait, ou plutôt un titan. Ses mains massives reposaient l'une sur l'autre, crispées sur le pommeau d’un espadon démesuré dont la pointe semblait fendre le sol. Sa tête était inclinée vers sa poitrine, laissant une cascade de cheveux longs dissimuler entièrement son visage. Immobile, presque statufié, il n'était pas simplement assis ; il trônait comme une sentence, attendant patiemment l'élue qui oserait enfin le défier.

La femme recula doucement et sortit son revolver. À moins que l'arme ne possédât un pouvoir occulte, elle ne voyait pas comment ses maigres balles pourraient terrasser ce colosse. Sa détermination, si solide quelques instants plus tôt, devint soudainement évanescente.

Son introspection fut interrompue par une douce lumière dansant sur le sol. En face de la grande porte se trouvait un autre couloir, plus étroit, presque caché. Au bout, une petite porte de bois laissait entrevoir, entre ses planches mal ajustées, une lueur jaune. Sans savoir pourquoi, Mathilde rangea son arme, traversa le couloir, puis poussa la porte.

La pièce était exiguë. Elle y découvrit avec surprise un homme, de taille normale cette fois-ci, assis face à un bureau. Une bougie éclairait doucement la scène. Ce nouvel inconnu marmonnait tout en se tenant la tête d'une main. Quelques pas de plus lui permirent d'entrevoir une machine à écrire, mais elle sentit aussi un craquement étrange sous ses pieds. Elle piétinait des morceaux de papier froissés qui s'étalaient de part et d'autre de la pièce. Le bruit avait trahi sa présence, mais l'homme n'avait eu aucune réaction. Ce qui la poussa à franchir les derniers centimètres qui les séparaient. Là, debout derrière la chaise, elle pouvait désormais clairement lire ce qu'il tapait :

« Mathilde tentait de garder sa contenance, mais tout son corps tremblait. Une perle de sueur coulait le long de sa tempe tandis que sa main glissait dans l'épaisseur du tissu pour saisir, avec discrétion, la poignée rugueuse du présent qu'on lui avait fait. Elle sortit son revolver et tendit le bras. Le canon pointé sur la tête de l'homme assis dos à elle, elle abaissa lentement le chien, prête à tirer. »

L'homme tapa brusquement sur le bureau.

— Non, non, ce n'est pas ça !

Il saisit la feuille qu'il venait de noircir et l'arracha d'un coup sec du cylindre. À cet instant, Mathilde sentit une pointe vive lui transpercer la poitrine. Tandis que le monde s'effondrait autour d'elle, elle l'observa froisser frénétiquement le papier avant de le jeter vers une corbeille saturée. La petite sphère rebondit et finit sa course au sol, venant alors se nicher parmi les mille autres songes de papier qui, comme elle, attendaient patiemment de devenir une vérité sous la plume de l'écrivain.